

LA FOI CHRETIENNE DEVANT LA MORT

Exposé rédigé à partir de Louis Marie Chauvet : « Sur quelques difficultés actuelles au sujet de l'au-delà » dans le document de la Commission épiscopale de liturgie sur la pastorale des funérailles ; Cerf, guide célébrer ; 2003 ; pp. 88-104 – et d'un article de Paul Scolas : « Je crois en la résurrection de la chair » ("La Foi et le Temps", revue des diocèses francophones de Belgique, XIX 1989 - 5), pp. 475 – 495.

1) Comment parler de l'au-delà ?

Première remarque : Les questions relatives à l'au-delà mettent nécessairement en cause la destinée de chacun au travers de la mort. Or, comme la sexualité, la mort est une question qui touche au plus profond de l'être humain. Comme pour la sexualité par conséquent, parler de l'au-delà, et donc de la mort, implique profondément les personnes. Cette implication donne à la réflexion sur l'au-delà un considérable poids d'humanité ; en revanche, elle risque constamment de laisser l'affectivité prendre le pas sur la raison. Il convient donc, autant qu'on le peut, de prendre du recul par rapport au « passionnel » en cette affaire pour permettre à la réflexion de se déployer de manière à peu près sereine.

Deuxièmement, il ne faut jamais oublier que notre raison et notre langage sont radicalement incapables de saisir tout ce qui concerne l'au-delà. La mort est en effet pour l'homme la limite ultime. Il est illusoire d'imaginer que la science peut donner des informations sur l'au-delà, puisque "l'au-delà" est par définition hors de notre atteinte. En fait le seul langage pour parler de l'au-delà de la mort est le langage imagé, symbolique, mythique. C'est précisément celui qu'emploie la Bible. Ces représentations ont besoin d'être régulées pour éviter de tomber dans le fantasme¹, mais au contraire nous aider à vivre une espérance lucide. Le langage des sacrements est particulièrement adapté pour cela².

Troisièmement et surtout, nous allons essayer dans cet exposé d'aller à la source – et ce faisant nous imiterons Jésus – en nous posant la question d'un point de vue théologique. Qu'est-ce que cela signifie ? Que nous nous posons cette question en la reliant à notre rapport à Dieu ; ce qui est plutôt original aujourd'hui... Dans ce que nous disons de l'après-mort, ce qui est en cause, c'est l'idée que nous nous faisons de Dieu.

2) Dans l'Écriture

D'un bout à l'autre de l'Ancien Testament, il n'est pas difficile de montrer que Dieu est du côté de la vie, inconditionnellement du côté de la vie : les récits de création ; les histoires des Patriarches ; la sortie d'Égypte ; le drame de l'Exil (cf. par exemple Ez 36 et 37) ; la « découverte » de la résurrection à l'époque des Maccabées (cf. le livre de Daniel)... les exemples abondent. Mais voyons plutôt comment Jésus résume cela dans sa discussion avec les Sadducéens (un mouvement juif fortement lié aux grands prêtres qui refusait l'idée, trop « moderne » selon eux, de la résurrection) :

« Alors viennent à lui des Sadducéens -- de ces gens qui disent qu'il n'y a pas de résurrection -- et ils l'interrogeaient en disant: "Maître, Moïse a écrit pour nous: Si quelqu'un a un frère qui meurt en laissant une femme sans enfant, que ce frère prenne la femme et suscite une postérité à son frère. Il y avait sept frères. Le premier prit femme et mourut sans laisser de postérité. Le second prit la femme et mourut aussi sans laisser de postérité, et de même le troisième; et aucun des sept ne laissa de postérité. Après eux tous, la femme aussi mourut. A la résurrection, quand ils ressusciteront, duquel d'entre eux sera-t-elle la femme? Car

¹ Dans son Décret sur le purgatoire, le concile de Trente demande que l'on exclue de la prédication tout ce qui, au sujet du purgatoire « ne prête pas à l'édification » et n'éveille « que la curiosité ou la superstition » (DS 1820) (= G. DUMEIGE, La Foi catholique, Paris, 1975, n° 970).

² Pensons par exemple à la symbolique du baptême ou de la communion eucharistique...

les sept l'auront eue pour femme." Jésus leur dit: "N'êtes-vous pas dans l'erreur, en ne connaissant ni les Ecritures ni la puissance de Dieu? Car, lorsqu'on ressuscite d'entre les morts, on ne prend ni femme ni mari, mais on est comme des anges dans les cieus. Quant au fait que les morts ressuscitent, n'avez-vous pas lu dans le Livre de Moïse, au passage du Buisson, comment Dieu lui a dit: Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob? Il n'est pas un Dieu de morts, mais de vivants. Vous êtes grandement dans l'erreur!" » (Mc 12,18-27)

Remarquons bien la différence entre la démarche des Sadducéens et celle de Jésus. Les premiers partent de ce qu'ils connaissent, à savoir la Torah. Ils inventent une sorte d'hypothèse d'école à partir d'une loi relativement périphérique, la loi du « lévirat », qui obligeait un homme à épouser la veuve de son frère si elle n'avait pas eu d'enfant. Et à partir de là ils font des déductions pour montrer que la vie éternelle est une idée impossible. Jésus, quant à lui, va directement au cœur de la révélation. Il s'appuie sur un des plus grands textes de la Bible : la rencontre de Moïse avec Dieu au Sinaï, quand Dieu se fait connaître, qu'il révèle son Nom, et Jésus conclut : « il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants ! »

Comme dans l'Ancien Testament, et plus encore, si l'on peut dire, que dans l'Ancien Testament, l'action et la prédication de Jésus sont une lutte pour la vie, et cela culmine dans le message pascal, qui est le cœur de la Bonne Nouvelle. Citons simplement ce passage de la première lettre aux Corinthiens, une des expressions les plus anciennes du message chrétien : (1 Co 15, 1-8 ; traduction mot à mot) :

Je fais connaître
à vous, frères,
L'EVANGILE

- que je vous ai évangélisé,
- que, aussi, vous avez reçu,
- dans lequel vous vous tenez,
- par lequel aussi vous êtes sauvés

si vous vous tenez à cette parole que je vous ai évangélisée
sinon vous avez cru en vain.

Je vous ai transmis en effet
ce que aussi j'ai reçu:

- que Christ est mort
pour nos péchés,
selon les Ecritures,
- et qu'il fut mis au tombeau,

- et qu'il est ressuscité ("réveillé")
le troisième jour,
selon les Ecritures,
- et qu'il s'est fait voir à Képhas, puis aux Douze.

Ensuite, il s'est fait voir à plus de 500 frères à la fois,
dont la plupart restent jusqu'à aujourd'hui,
mais certains se sont endormis.

Ensuite il s'est fait voir à Jacques,
puis à tous les apôtres.

Et, en dernier de tous, comme à l'avorton, il s'est fait voir à moi.

Dieu s'appelle désormais : "Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts" (Rm 8).

L'espérance d'une résurrection des morts n'est pour le chrétien qu'un aspect de l'espérance d'une victoire finale de l'amour de Dieu sur ce qui le tient en échec. Dès lors, c'est à partir de

là, c'est-à-dire à partir du mystère pascal, qu'il s'agit d'éclairer maintenant plus précisément ce que nous espérons quand nous attendons la résurrection des morts.

La résurrection de Jésus n'est pas seulement – bien loin de là ! – le retour à la vie d'un individu. Elle nous est présentée par les Evangiles comme le début de la création nouvelle, en fait, la création véritable. Par exemple, dans l'Evangile de Matthieu, les phénomènes apocalyptiques qui accompagnent la mort de Jésus (ténèbres, tremblement de terre, morts qui sortent de leur tombeau) évoquent la fin du monde. Et la lumière du matin de Pâques (le *Premier jour*) rappelle celle des premières lignes de la Genèse. Ou encore comme le dit Paul en 2 Co 5,17 : « Si quelqu'un est en Christ, création nouvelle ! L'être ancien a disparu, un être nouveau est là. »

3) Qu'est-ce que ressusciter ? Non pas survivre, mais renaître

Dans le mystère de Pâque, Dieu ne rétablit pas Jésus dans sa situation antérieure pour qu'il survive. En le ressuscitant, il le fait entrer dans une vie nouvelle et, avec lui, il ouvre le monde à une création nouvelle. Et qu'est-ce qui fait la nouveauté de cette vie ? Très précisément, être avec le Christ et avec lui, participer à la vie même de Dieu. C'est ce que Jésus appelle la vie éternelle: « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul véritable Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. » (Jn 17,3) La foi en la vie éternelle nous dit que celle-ci sera le partage de la vie de Dieu. C'est quelque chose d'inouï, de tout à fait nouveau. Ce n'est pas cette simple prolongation éternelle, fut-elle heureuse, d'ici-bas. Il s'agit d'abord de trouver Dieu et de partager sa vie ; et tout le reste (nous retrouver nous-mêmes, retrouver les autres...) en découle. Au fond cette perspective accomplit le désir de l'homme d'être Dieu, mais pas n'importe comment. Il s'agit d'un accomplissement dans l'ordre de l'amour et de la relation. Alors que ce désir, nous le poursuivons volontiers dans le sens d'une affirmation crispée de nous-mêmes (n'est-ce pas cela qu'il y a au fond de certains désirs de survie ?), Dieu nous donne de le réaliser en participant à sa vie. Il nous libère de la peur de nous perdre nous-mêmes et nous donne de vivre avec lui une vie tout entière marquée par le don et l'accueil. C'est ce qui fait vivre le Père, le Fils et l'Esprit et qui fait qu'ils sont Dieu, c'est-à-dire des relations intégralement marquées par l'amour, qu'il nous est proposé de vivre nous aussi en étant greffés sur le Christ. « Dès à présent, nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que lorsqu'il paraîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est » (1 Jn 3,2)

Dans l'espérance de la vie éternelle, c'est donc bien de la victoire de l'amour de Dieu sur tout ce qui y fait obstacle qu'il est question. Dans ce cas, c'est dès ici-bas que nous sommes appelés à naître. Dès aujourd'hui, nous avons à choisir entre une vie fermée sur l'affirmation égoïste d'elle-même et une vie qui naît à de nouvelles dimensions en s'ouvrant audacieusement à ce que lui offre autrui, tant Dieu que les autres humains. Là se situe, aux yeux de la foi, un partage entre deux façons de vivre qui est plus fondamental que le partage entre la mort et la vie. Ou plutôt, la vie fermée sur elle-même, telle est la véritable mort, tandis que la vie ouverte sur l'accueil et le don est seule la véritable vie, la vie éternelle. Dès à présent, par pure grâce, nous sommes enfants de Dieu et dès à présent, nous sommes invités à laisser s'opérer dans nos vies le bouleversement, la conversion que cela implique. Ici, notre désir d'immortalité est certes assumé, mais il est aussi (surtout) converti comme est converti tout ce que touche l'Evangile.

4) La « résurrection de la chair »

Cette expression qui se trouve à la fin du Symbole des Apôtres fait souvent difficulté, comme c'était déjà le cas dans la rencontre de Paul avec les athéniens (Ac 17,32). Que veut dire en réalité cette formule ? Rien d'autre que ceci : « moi, je serai vivant en Dieu. » Pour comprendre cela il faut d'abord savoir qu'en hébreu (à l'inverse du grec ou du français) il n'y a pas de mot spécifique pour dire « corps ». « Ma chair », signifie « mon corps » et même « tout moi-même ». Du point de vue biblique, la « chair » ne désigne pas les cellules biolo-

giques de l'être humain, mais la personne humaine tout entière, dans sa nudité, si l'on peut dire. Par exemple :

- « toute chair verra le salut de Dieu », Lc 3, 6 ;
- « le Verbe s'est fait chair » Jn 1, 14 ;
- « la chair est faible », Mt 26, 41 ;
- « qu'aucune chair n'aille se glorifier devant Dieu », 1 Co 1, 29

Lorsque Jésus, à la dernière Cène, dit : « Ceci est mon corps pour vous », il ne veut pas dire « mes cellules biologiques », mais « ma vie », « moi tout entier », « ma personne » en tant qu'elle est sujette à la souffrance et à la mort. Bien entendu, cette « chair » ou ce « corps » qu'est l'être humain selon la culture sémitique est « animée » ; elle l'est même, nous dit l'un des récits de la création, par le souffle de Dieu (Gn 2, 7). Mais ce principe de vie n'a pas la même portée que l'âme chez les Grecs. Pour les Juifs, l'être humain est d'emblée perçu comme « corps animé ». Pour les Grecs, en revanche, il est une âme dans un corps qui lui est comme une prison : c'est lorsque, par la mort, son âme immortelle triomphe de sa « dépouille » corporelle qu'il vient à sa vérité.

En langage d'aujourd'hui, on pourrait poser le problème ainsi : « Qu'est-ce que mon corps ? ». Vais-je le définir en termes biologiques, ou physico-chimiques, par exemple en disant que mon corps, c'est soixante dix kilos de viande ? Avec ce langage, je ne peux absolument rien dire du corps de résurrection, de ce que St Paul appelle le « corps glorieux ». En revanche, si je définis mon corps en termes de relations, si je dis : « mon corps, c'est le lieu, le moyen de ma présence à moi-même et aux autres », alors je peux parler de la résurrection. Je peux constater que dans les évangiles, Jésus ressuscité se rend présent à qui il veut et quand il veut. Son corps ressuscité transcende les limites de l'espace et du temps. Il est possibilité de présence, de communion parfaite avec Dieu et avec les hommes. Cf. Jn 17,21-23 : « ...pour que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, pour qu'eux aussi soient en nous, pour que le monde croie que toi tu m'as envoyé. Et moi la gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et toi en moi, pour qu'ils soient accomplis dans l'unité, pour que le monde connaisse que toi tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. »

5) Après la mort : ciel, enfer et purgatoire

« Il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts », proclame l'Église dans le Symbole de Nicée-Constantinople. Or, bien des chrétiens ont le sentiment que l'image du Dieu-Juge est contradictoire avec celle du Dieu-Amour. Il n'est pourtant pas besoin d'être maître en théologie pour comprendre que non seulement l'affirmation du jugement par Dieu n'est pas contradictoire avec son amour, mais qu'elle est requise par ce dernier. Car si Dieu nous aime, c'est comme ses créatures libres et responsables. Que le meurtrier soit, lui aussi, sauvé, un chrétien ne peut que l'espérer ; mais que son passage à la vie en Dieu soit exactement comme celui de sa victime, cela ne nous paraît pas conforme à la justice. Car il s'agit bien ici de justice, et non de ce désir de vengeance qui s'exprime dans un « c'est bien fait ! » Que serait un prétendu amour qui ne commencerait pas par nous respecter en nous faisant l'honneur de prendre en compte notre responsabilité dans le bien ou le mal ? Cela dit, comme à chaque fois que l'on parle de Dieu, sa justice, ou sa manière d'exercer la justice ne manquera pas de nous surprendre...

La tradition de l'Église parle aussi du « jugement particulier » et du « jugement général. » La résurrection de la chair, en effet, est promise pour le "dernier jour", le "Jour du Seigneur", mais qu'en est-il du temps entre notre mort et ce jour ? Une théologie élaborée au Moyen-âge présente la succession : mort – séparation de l'âme et du corps – jugement particulier – ciel, purgatoire ou enfer – jugement dernier. Schématisation qui exprime surtout deux soucis : Affirmer d'une part que l'amour du Seigneur n'attend pas la fin des temps pour que les siens le rejoignent; affirmer d'autre part la solidarité de chacun avec toute l'humanité.

Le ciel dont il est question ici n'est pas un lieu, chacun le sait. Et il suffit de réfléchir un peu pour comprendre la symbolique extrêmement riche de cette image : le haut et le bas... la lumière et la beauté... l'infini... Dans la plupart des cultures, le ciel a été considéré comme le lieu de Dieu, le symbole de la divinité... Le ciel n'est pas autre chose que la vie éternelle, la communion parfaite avec Dieu et entre les humains (tous les humains !) dont nous parlions plus haut. Cela est d'une part inconcevable, défiant l'imagination et d'autre part tout à fait clair puisque c'est exactement ce vers quoi tend tout notre désir. Rappelons que ce « ciel » est aussi désigné comme « paradis » ou encore comme « royaume ou règne de Dieu », des manières de parler qui mériteraient aussi beaucoup de réflexion...

Quant à l'enfer, il ne signifie pas autre chose que la possibilité, effrayante mais réelle, de refuser le ciel, de refuser l'amour de Dieu et son projet pour nous. Possibilité réelle, en effet que serait l'amour si n'existait pas la possibilité de refuser l'amour ? L'amour ne peut être que démarche libre. Et donc il faut qu'il y ait un enfer. Mais il faut surtout dire (en gardant l'image de l'enfer-lieu) : il y a un enfer, mais Dieu veut que cet enfer soit vide ! cf. par exemple 1 Tm 2,4 : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés. » Un chrétien « a l'obligation d'espérer le salut pour tous », écrivait le P. Urs von Balthasar³ ; il a donc l'obligation d'espérer que l'enfer est vide. Cela dit il faut prendre au sérieux les nombreux passages où le Nouveau Testament, et Jésus lui-même, parlent de l'enfer, à l'aide de diverses images. Ce sont autant d'avertissements à nous destinés, pour nous inciter à la conversion. Comme l'écrit L. M. Chauvet, on ne peut tenir chrétiennement la proposition selon laquelle « l'enfer est peut-être vide » que si l'on tient en même temps cette seconde proposition selon laquelle l'enfer est une possibilité réelle *pour moi* : Quiconque envisage la possibilité ne fût-ce que d'un seul réprouvé en dehors de lui-même, celui-là sera difficilement capable d'aimer sans réserve...

L'idée du purgatoire, enfin, est aussi pleine de signification, à condition évidemment qu'on dépasse une certaine imagerie... Si j'ai tant soit peu une idée de ce que sont la sainteté et l'amour de Dieu, je saisirai facilement que si je mourais maintenant, j'aurais besoin d'une sorte de transformation, de « purification » pour le rejoindre. Comme l'écrit encore L. M. Chauvet : Nous en faisons déjà l'expérience : se libérer de l'égoïsme, ce qui revient à faire la vérité sur soi, requiert un combat douloureux, puisqu'il faut se quitter soi-même ; la vie ne se gagne qu'au travers de la mort. Cela vaut éminemment au plan proprement spirituel, et c'est d'ailleurs pourquoi, comme on le disait communément au Moyen Âge, le purgatoire commence dès cette vie-ci. Pour évoquer cette épreuve, l'image du « feu » ne manque pas de pertinence. Bien sûr, il ne s'agit que d'une image... le réel visé à travers cette image n'est autre, du point de vue chrétien, que celui de l'amour, du « feu de l'amour » qui purifie. C'est l'amour en effet qui est le moteur de l'épreuve de vérité qu'est le purgatoire. Cet amour « brûlant » est non seulement l'amour pour Dieu avec lequel on désire entrer en pleine communion ; c'est aussi l'amour de Dieu même qui, comme un feu, purifie l'être aimé (de même qu'il béatifie ce qui vient de l'amour et détruit ce qui vient de la haine).

Ajoutons à cela que l'Eglise, depuis les premiers temps, a eu le sens d'une solidarité entre les vivants et les défunts, d'où la pratique de l'intercession en faveur des défunts, par la prière et en particulier l'eucharistie. Cette coutume de l'intercession pour les fidèles défunts à la messe est sans doute ancienne : en témoignent notamment Tertullien, vers 200, et l'archaïque prière du « mémento » des morts dans le Canon romain où l'on demande pour eux « le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix ». Les messes pour les défunts se sont par la suite multipliées, notamment depuis l'époque de Charlemagne⁴ et cela jusqu'à l'obsession à la fin du Moyen Âge. Une fois encore il s'agit d'apprécier la valeur de ces affirmations de la tradition ecclésiale sans se laisser enfermer dans des représentations naïves⁵.

³ Hans Urs Von Balthasar, L'Enfer : une question, DDB, 1988, p. 9.

⁴ P. Ariès, L'Homme devant la mort, Éd. du Seuil, 1977, p. 154 : « Après Charlemagne, toutes les messes sont devenues des messes des morts, en faveur de certains morts... ».

⁵ Il ne nous est pas possible de dire quoi que ce soit de sensé sur le « comment » de l'après-mort, ne serait-ce que parce qu'il n'y a pas de temps ni de lieu dans l'au-delà.

6) Espérance et conversion

J'emprunte ma conclusion à l'article de Paul Scolas que je citais en commençant :

« D'une certaine façon la foi rejoint notre désir de vivre au-delà de la mort. Elle assume et amplifie même notre protestation contre la mort et la haute idée de l'homme que cette protestation porte en elle. Elle prend même au sérieux notre désir pourtant fou d'être Dieu. Elle rencontre aussi le drame que représente pour nous la rupture de relations qui nous sont chères et le désir de retrouvailles qui s'ensuit. Elle assume encore notre aspiration à ce que le monde de l'au-delà panses les blessures de l'ici-bas. La foi ne nous dit pas en effet : contentez-vous d'être mortels, c'est dans la nature des choses, d'ailleurs la mort n'est rien, cessez de pleurer vos proches, ils seront remplacés par d'autres... Non, la foi rejoint nos désarrois et nos aspirations.

Mais la foi ne rejoint notre désir qu'en le convertissant en profondeur. Elle bouscule notre recherche d'un accomplissement centré sur nous-mêmes et la sécurité de relations affectives proches et elle nous invite à un accomplissement plus plénier, inouï même, non dans une conquête centrée sur nous-mêmes mais dans une offre de vie avec Dieu et de communion très large avec tous les vivants. Elle nous invite à prendre le risque de nous perdre en remettant notre vie entre les mains de Celui qui la renouvellera au-delà de ce que peut imaginer notre désir de survivre avec nos proches. Ainsi la foi libère en quelque sorte notre désir de ses étroitesse.

Nos aspirations et nos désirs sont notamment modelés par le temps et la culture dans lesquels nous vivons. En nous proposant une conversion et une libération de nos désirs, la foi touche donc à des aspects importants de notre culture. J'en relève trois.

- La place que prend le corps dans l'espérance chrétienne de la résurrection est aussi loin de la méfiance vis-à-vis du corps qui a souvent marqué notre culture que de l'exaltation contemporaine d'un corps toujours beau et toujours jeune. La foi en la résurrection de la chair nous invite à retrouver la place centrale du corps dans une vie humaine sans occulter les dimensions de limite, de vieillissement et de mort dont il est aussi porteur.
- La foi tient à ce que chacun, avec l'unicité de son histoire personnelle, soit appelé à la vie éternelle en entrant en communion avec Dieu et avec tous ses frères. Une telle mise en valeur de chacun est tout autre chose que l'exaltation contemporaine de l'individu battant qui se construit seul contre tous. On comprend qu'un tel individu aspire davantage à survivre qu'à renaître à l'invitation de Dieu.
- La foi nous propose de retrouver au-delà de la mort les nôtres et surtout tous ceux qui sont les enfants de Dieu, non tels que nous les voyons, mais tels que l'amour de Dieu les transforme et les ouvre. De telles retrouvailles comportent une ouverture autrement plus vaste que l'exaltation tellement présente aujourd'hui des relations proches au détriment de la reconnaissance du prochain en tout homme..."

P. Agneray, mars 2012